

La première pensée de Georgette avait été d'aller demander asile à ces braves gens. Devant la porte de leur petite maison, elle s'arrêta. Elle allait leur causer bien du dérangement ; il était déjà tard, la pauvre paralytique devait être couchée et la femme de ménage n'était plus là.

Georgette se disait aussi que si les époux Delmas lui donnaient l'hospitalité, ce ne serait pas pour une nuit ; ils voudraient la retenir, la garder toujours, quand elle voulait absolument s'éloigner de Montlhéry, de cette petite ville bavarde qui, maintenant, lui déplaisait et où elle serait constamment exposée à se retrouver en face de la misérable servante d'auberge, bien capable de l'injurier en pleine rue.

Elle ne sonna pas à la porte. Cependant, si elle eût entendu les voix des enfants, ses petits amis, peut-être serait-elle entrée. Mais un profond silence régnait dans la maison ; sans doute, Germaine et Henri, déjà couchés, dormaient.

Elle revint sur ses pas, marchant plus vite, et, bientôt s'enfonça dans la ruelle étroite et sombre qui, par une pente très accusée, conduisait hors de la ville.

Arrivée au bout de la ruelle, Georgette s'arrêta encore. Un soir, Paul l'avait accompagnée jusque là !

Elle poussa un long soupir, essuya deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, jeta un dernier regard sur les hauteurs de Montlhéry, puis s'élança dans la campagne noire, voyant à peine sous ses pieds la route blanche.

XX.—LES ÉLOGES DE GEORGETTE

Le sculpteur sur bois s'était levé de très bonne heure ; le jour commençait à peine quand il prit une voiture pour se faire conduire à la gare d'Orléans.

La veille, en dinant, il avait dit à son fils :

— Demain, j'irai à Montlhéry.

— Merci, mon père, avait simplement répondu le jeune homme.

— Puis, comme le sculpteur n'était pas sûr d'être de retour pour midi, il avait été convenu que Paul préviendrait sa concierge et se ferait servir par elle à déjeuner dans son atelier.

Mme Delmas était à demi étendue sur la chaise longue à laquelle l'enchaînait sa douloureuse infirmité.

Dans la pièce à côté, les enfants étudiaient leur leçon.

La paralytique tenait un sarrau d'enfant déchiré en plusieurs endroits, mais il pendait à sa main gauche inerte, et l'aiguille restait inactive entre ses doigts.

C'est qu'à ce moment une préoccupation pénible absorbait sa pensée.

Un coup de sonnette la fit tressailler.

— Serait-ce déjà mon mari ? se dit-elle : alors il a appris quelque chose en chemin.

La femme de ménage entra dans la chambre.

— Madame, dit-elle, c'est un monsieur qui demande M. Delmas.

— Vous lui avez dit que M. Delmas était sorti ?

— Oai, madame ; alors il fait demander à madame si elle veut bien le recevoir. Voici sa carte.

Mme Delmas jeta les yeux sur la carte et ne put retenir un cri de surprise, en lisant :

AUGUSTE LEBRUN

Sculpteur sur bois

— Faites entrer ce monsieur, dit-elle.

Le visiteur fut introduit et, en la saluant, il jeta un regard profondément observateur sur la malade qui, de son côté, en faisait autant.

De part et d'autre, l'impression fut également favorable.

Mme Delmas était frappée du cachet de franchise et de loyauté que présentait la physionomie du sculpteur sur bois, et lui de la bonté que reflétait cette figure dont les souffrances n'avaient pas altéré la douce sérénité.

De la main, Mme Delmas indiqua un siège au visiteur.

— Veuillez m'excuser, monsieur, dit-elle, si je ne me dérange pas ; vous le voyez, je suis condamnée à l'immobilité.

Elle avait accompagné ces paroles d'un sourire résigné.

— Mais, madame, répondit Lebrun, c'est à moi de m'excuser de venir troubler votre tranquillité. J'ai pensé que M. Delmas étant absent, vous voudriez bien le remplacer. Mon nom ne vous est pas inconnu.

— Je sais, en effet, que M. Lebrun est un sculpteur sur bois de grand mérite et que son fils, artiste peintre, est un jeune homme de beaucoup d'avenir.

Le sculpteur s'inclina.

— Mais, madame, répliqua-t-il, ce n'est pas à ce seul titre que vous connaissez mon fils.

— Non, monsieur, je sais aussi quel lien d'attachement existe entre lui et Mlle Georgette.

— Alors, madame, vous ne devez pas être beaucoup surprise de la démarche d'un père qui ne peut voir sans appréhension son fils s'engager dans une voie qui décidera de son avenir.

— Je la comprends d'autant mieux, monsieur, que mon mari et moi avons agi de même pour Mlle Georgette ; nous sommes allés aux informations, et je ne vous dissimulerai pas qu'effrayés de la disproportion de rang et de fortune qui sépare ces deux jeunes gens, nous avons essayé d'éloigner

la pensée de Georgette de votre fils ; alors nous ne savions pas que, déjà, l'amour avait jeté dans le cœur de la pauvre jeune fille de profondes racines.

— Vous avez accompli un devoir, madame.

— Mais nous avons fait souffrir la pauvre enfant, son cœur était brisé. Georgette a l'âme fière, monsieur ; la seule idée qu'on put la soupçonner d'avoir des pensées contraires à la dignité de son caractère la révolterait.

Elle ne se serait jamais consolée de son rêve évanoui ; sans se plaindre, elle aurait courbé la tête. Mais M. Paul lui a rendu la confiance ; elle a eu en lui une foi absolue : il lui a dit d'espérer, elle espère ; tout ce qu'il lui a promis, elle l'attend, et je ne crains pas d'affirmer devant vous, monsieur, qu'elle en est digne.

— Madame, dit Lebrun, j'ai reçu les confidences de mon fils, comme vous avez reçu celles de votre protégée, et j'ai pu me convaincre de la sincérité de ses sentiments ; j'ai vu que son amour était inébranlable.

Le visage de Mme Delmas qui, jusqu'alors, avait gardé l'empreinte de l'inquiétude, dans l'ignorance où elle était des intentions de Lebrun, s'éclaira subitement.

— Je vois, madame, reprit le sculpteur en souriant, que mon fils ne pouvait trouver pour sa cause, un avocat plus sympathique que vous.

— J'ai un fils, monsieur, et mon désir le plus ardent est qu'il puisse trouver un jour, pour en faire sa femme, une jeune fille aussi accomplie que Georgette.

— Voilà des paroles qui disent beaucoup, madame.

— Mais peut-être pas assez pour vous, monsieur, qui avez le droit de bien connaître celle sur laquelle votre fils a fixé son choix.

La paralytique se souleva avec effort pour donner à son corps une position plus commode.

— Il y a déjà longtemps, reprit-elle, que nous nous sommes fait une douce habitude de voir Mlle Georgette.

C'était jour de fête à Montlhéry ; on y était venu des localités voisines et de plus loin. Les rues ne suffisaient pas à la circulation : c'était un bruit assourdissant de toutes sortes d'instruments appelant la foule aux baraques des saltimbanques, aux manèges de chevaux de bois.

Mes deux enfants étaient à la maison, bien tristes de ne pouvoir se mêler à la fête dont le tapage arrivait à leurs oreilles. Mon mari était retenu par ses occupations—il y avait concours de gymnastique et de sociétés musicales—et moi, hélas ! moi, je ne pouvais pas bouger.

Une voisine s'offrit pour les conduire, je les lui confiai ; c'était une imprudente, car cette femme ne veilla pas sur eux comme elle aurait dû le faire.

Dans une de ces poussées qui se produisent au milieu de la foule marchant en sens inverse, elle fut séparée de mes enfants. Perdus, pressés dans cette masse mouvante où se mêlaient des paysans avinés, des bestiaux revenant du champ de foire, heurtés, bousculés, menacés à chaque instant d'être écrasés, ils se tenaient par la main et poussaient des cris désespérés. Une jeune fille les aperçut, fendit la foule, les dégaugea, les consola et me les ramena. C'était Mlle Georgette.

Le soir, mon mari dit qu'il la connaissait, la voyant au "Faisan doré," où il allait de temps à autre lire les journaux. Il avait été non seulement frappé de sa beauté, mais surtout de sa douceur et du tact avec lequel elle savait se faire respecter de tous.

Ce fut le point de départ de nos relations. Elle avait besoin d'affection, elle sentait qu'elle était aimée ici, nous la revîmes souvent.

Quand elle fut retenue auprès du lit de sa mère adoptive, qu'elle soigna avec un admirable dévouement, son absence laissa un vide parmi nous. Elle revint : nous nous efforcâmes d'adoucir sa douleur, car la mort de sa maman Jacqueline avait été un coup terrible pour elle. Plus tard, nous eûmes à la consoler des brutalités de l'aubergiste et des grossières insolences d'une servante qui l'avait prise en haine.

— C'était lui rendre un grand service, madame, et vous avez bien droit à toute sa confiance.

— Ah ! monsieur, comme elle nous payait de notre amitié pour elle ! Si vous saviez quel charme elle apportait dans notre maison. Sans être instruite, elle a cependant l'esprit cultivé et une élévation de sentiments qu'on rencontre rarement chez une jeune fille.

Nous avons eu quelque peine à vaincre sa timidité, mais dès qu'elle fut à l'aise avec nous, elle nous séduisit par la vivacité de ses réparties, la finesse de ses observations, la solidité de son jugement.

— C'est là, monsieur, à cette place où vous êtes, qu'elle s'asseyait, et, quand elle s'en allait, je m'étonnais de la rapidité avec laquelle le temps s'était écoulé.

Le sculpteur sur bois se sentait ému ; l'admiration qu'exprimait Mme Delmas se communiquait à lui.

— Madame, dit-il, vous me faites comprendre la violence de l'amour qu'elle a inspiré à mon fils.

— Mes enfants, monsieur, se sont pris pour elle d'une affection dont d'autres mères auraient peut-être été jalouses.

Mlle Georgette aurait fait une admirable institutrice : elle a la patience, la douceur, la persévérance que réclament ces délicates fonctions, elle a dans la voix un charme irrésistible ; c'est par le cœur qu'elle s'adresse à l'intelligence et qu'elle obtient des résultats qui surprennent.

Aussi quelle heureuse influence elle a exercée sur mes enfants ! Ils avaient des défauts dont je ne parvenais pas à les corriger ; où la mère avait échoué, Georgette a réussi. Henri était porté à la paresse, il est devenu studieux et travailleur ; Germaine avait un caractère boudeur, se montrait souvent entêtée ; aujourd'hui son humeur est toujours égale, et je n'ai qu'à me louer de sa docilité.